

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 44.

JEUDI, 2 NOVEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

Nous les prévenons respectueusement que si d'ici au 15 DÉCEMBRE prochain ils n'ont pas payé ce qu'ils doivent, il leur sera chargé 50 cents en plus du prix d'abonnement, c'est-à-dire que l'abonnement sera compté au taux de \$3.50 par an.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

TEXTE : Choses et autres.—En allant au Théâtre, par Giulio.—Chronique Américaine, par Anthony Ralph.—Littérature.—Fumivore de M. E.-J. Mallet.—Sciences.—David Tétu ou les Raiders de St-Alban (suite).—Ça et là.—Poésie : Pendant la Nuit, par Ch. Perrotte-Deslandes.—Les Giboulées de la Vie (suite), par Mme C. de Chandeneux.—Nos gravures : Jules Noriac, mort à Paris le 1er Octobre ; Les Vendéens chez M. le comte de Chambord ; Moine et Novice dilettanti ; Vue sur le village de Mattawan ; Tête des Rapides du Long-Sault.—Le Catholicisme en Angleterre.—La gare du Pacifique.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Sommaire du *Monde Illustré*.—Les Echecs.—Variétés.

GRAVURES : M. David Tétu.—Jules Noriac, mort à Paris.—Les Vendéens chez M. le comte de Chambord.—Moine et Novice Dilettanti.—Vue sur le Village de Mattawan.—Tête des Rapides du Long-Sault, prise du portage de l'Islet (Rivière Ottawa).

CHOSSES ET AUTRES

Les journaux de notre ville nous font part d'un projet dont nous souhaitons vivement la réalisation. Il s'agirait de construire, à Montréal, un édifice destiné à servir aux réunions de la Société Saint-Jean-Baptiste. C'est M. Denis Duvernay, fils du fondateur de cette association à Montréal, qui a conçu ce projet.

Quelques citoyens de cette ville ont eu à ce sujet une entrevue avec l'hon. M. Mousseau, pour lui demander de céder à la Société Saint-Jean-Baptiste la magnifique propriété sise à l'angle des rues Notre-Dame et Claude. On sait que la maison qui s'y trouve a été autrefois la demeure de plusieurs gouverneurs du Canada, et celle du principal de l'École Normale.

Nos concitoyens se doivent à eux-mêmes d'élever un édifice qui serait un lieu de réunions nationales, un endroit où nous oublierions, de temps à autre, nos nombreuses—trop nombreuses divisions. Les Canadiens d'Ottawa, bien moins nombreux, bien moins riches que ceux de Montréal, possèdent déjà depuis plusieurs années un édifice national superbe, ornement du quartier où il se trouve. Les Canadiens d'Ottawa ont donné un exemple qu'ils auraient dû recevoir de Montréal. Puisque nous sommes condamnés à les imiter, faisons en

sorte que cette imitation soit en rapport avec notre nombre et l'importance de notre ville.

Notre correspondant, Giulio, qui a communiqué à *L'Opinion Publique* une série d'études aussi bien écrites que bien pensées, a bien voulu, à notre demande, traduire pour nos lecteurs un excellent travail de la *Civiltà Cattolica*, sur l'astronomie. Nous sommes certain que les abonnés de *L'Opinion Publique* feront le meilleur accueil à cette causerie scientifique ; ils ont pu en apprécier la valeur dans le dernier numéro du journal. Il est de mode, aujourd'hui, dans un certain monde de prétendus savants, de chercher dans les cieux, qui sont une des plus brillantes manifestations de la gloire de Dieu, des arguments contre l'existence de Celui qui balance dans l'espace les millions d'astres du firmament. Il importe donc de faire entendre des voix autorisées pour confondre l'erreur et proclamer encore une fois que les cieux racontent la gloire de Dieu : *Caeli enarrant gloriam Dei*.

Si les grands écrivains français du XVIIe et du XVIIIe siècles revenaient soudain au milieu de notre époque de lumière, ils ne reconnaîtraient guère, chez nos contemporains, cette langue qu'ils ont léguée à la postérité si noble, si digne, si ennemie de la trivialité, bravant si peu, dans les mots, l'honnêteté. L'argot, la langue verte avec ses métaphores encore plus bizarres que pittoresques ne manqueraient pas de les effaroucher. Hélas ! le vent est aux révolutions en tout, et celle qui affecte la langue ne vaut guère mieux que les autres. Sans doute, notre siècle à vu des écrivains qui ont respecté la langue, mais c'est le petit nombre. Combien de romanciers du jour se soucient-ils des règles du bon goût ? Tous ne sacrifient-ils pas à la mode et ne poussent-ils pas à l'encanaillement de la langue ? Un écrivain du *Figaro* publiait dernièrement sur ce sujet un article indigne dont nous citons ici quelques passages :

“ Le genre canaille nous déborde donc, non seulement l'ignoble argot des voleurs est entré dans nos habitudes, mais aussi le déplorable sans-gêne qui nous porte à appeler les choses par leur nom... sale.

“ Le bourgeois ne parle plus comme Joseph Prudhomme, il s'exprime comme Vi-locq. Il n'offre plus sa main chevaleresque à son épouse pour monter en voiture en lui disant : “ Belle dame ! ” il la pousse par l'arrière-train en criant : “ Hue, la vieille ! ” Et les amis rient aux larmes. C'est de bon goût qu'un père bourgeois appelle ses filles : “ Mes dindes ! ” et nous avons un député de la gauche qui, prenant sans doute les députés de la droite pour des Anglais, leur a parlé comme la garde impériale à Waterloo. Cela ne l'a pas empêché de devenir un moment sous-secrétaire d'Etat, et il faut nous attendre à avoir apporter à la tribune ce que nous n'entendions nulle part autrefois.

“ Jadis, l'ouvrier était solennel et chauvin ; il se faisait gloire d'avoir été soldat et il le rappelait à tout propos ; il avait tutoyé Augereau ; Ney l'appelait par son petit nom et, à la Bérésina, Lariboisière lui avait passé sa gourde ; il était plein d'histoires sur l'autre. Ce n'est pas lui qui aurait renversé la colonne. Il ne chantait ni : *Tant pis pour elle*, ni : *Il n'a pas d'parapluie*, mais des couplets réconfortants comme ceux-ci :

Le p'tit tondu qu'est sur la place Vendôme,
D'puis qu'il est mort on n'en dit plus tant d'mal ;
Quand il vivait encor, ce pauvr' cher homme,
On lui trouvait l'caractère inégal...
Y en avaient même qui le trouvaient brutal.
Français ! Français ! respect à c'lui qu'on pleure,
Nul n'est parfait, mêm' parmi les géants ;
Et s'il avait quéq' fois d'mauvais quarts d'heure,
Faut dire aussi qu'il avait d'bons moments.

“ Aujourd'hui, le premier jour d'une émeute, on fusille les généraux. C'est une bonne entrée de jeu.

“ Le Dieu des bonnes gens de Béranger est devenu clérical ; le chauvinisme s'est changé en pornographie ; aussi, on dit de notre belle armée que c'est un ramassis de capitulards, et de la famille que c'est une balançoire.

“ Car, notez-le bien, avec le respect du langage, tous les autres respects sont partis.

“ Le langage c'est l'habit de la pensée—et une belle pensée ne s'accommoderait pas d'une langue comme la nôtre.

“ Au théâtre, on ne veut plus ni tragédie ni drame qui comportent un dialogue exempt de mots douteux ; au contraire fleurit l'opérette, où la fantaisie permet de faire parler argot les dieux de l'Olympe et de mettre dans la bouche de Henri IV le mot plein de Cambronne.

“ Dans le roman, les sujets historiques sont absolument bannis : Faites donc dire à Gabrielle d'Estrées : “ Je me la carapate, ” ou à Anne d'Autriche : “ Tu t'en frais péter la sous-ventrière ! ”

“ Si l'Académie créait un prix pour un ouvrage d'imagination où il ne devrait pas entrer un mot d'argot, peut-être ne pourrait-elle pas le décerner. Car on parle et on écrit l'argot sous soi, sans s'en douter, comme un malade arrivé au dernier degré de faiblesse, et il nous faudra du temps pour nous guérir.

“ Enfin, nous sommes un peuple mal élevé à tous les points de vue. Sur nos boulevards, sur nos promenades des ouvriers causent, des cochers s'entreprennent ; ils en viennent tout de suite à l'extrémité la plus poivrée du Dictionnaire. Ils ne perdent pas un instant, sur le champ ils se servent les mots qu'on ne dit jamais. Or, ils ne sont pas en colère, ils font assaut de courtoisie.

“ Et c'est surtout à la bourgeoisie que j'en veux de cette décadence. A la Bourse, on parle comme dans les maisons centrales ; vous me direz... Eh bien, oui dites-le moi. Oui, nous avons mis nos actes à l'unisson de notre langage ; nous blaguons les flétrissures qu'autrefois l'on cachait. La blague est une forme du pardon. Aussi, je pourrais citer une maison de banque, qu'on appelle familièrement le “ petit Mazas, ” dont le directeur dans l'intimité est décoré de “ marquis des Lisières. ” C'est touchant.

“ Aussi le peuple, le bon peuple en est arrivé à tenir le bourgeois pour un être malpropre et un gibier de potence. A la façon dont il l'entend raisonner affaires, filles, jeu, il juge que ce n'est pas plus son supérieur par l'éducation et par les sentiments que par l'électorat.

“ Faut-il reprocher cela uniquement à la République ? Non. Sous la monarchie de Juillet, sous l'Empire on est parti gaiement pour ce voyage au pays de la malpropreté. Sous la République on y est arrivé, on y reste et l'on s'y trouve bien. Seulement, la Monarchie et l'Empire étaient des régimes condamnés, tandis que la République est le gouvernement de toutes les vertus.

“ Nous en amusons-nous davantage ? Les femmes sont-elles plus jolies, plus aimables ; les hommes plus spirituels et plus passionnés ? Non, certes. Les femmes comme il faut qui parlent comme des filles n'ont plus le charme de femmes du monde et n'ont pas l'étrangeté des filles ; les hommes bien nés qui parlent comme des charretiers en bonne fortune sont simplement dégoûtants.

“ Et puis—chose encore plus ignoble—tout le monde fait les mêmes plaisanteries banales, répète des mêmes mots égrillards, chante les mêmes refrains bêtes. On n'a plus une stupidité à soi, on a la stupidité des autres—la livrée de la bêtise. Pouah !

“ Il est temps de nous arrêter, si nous voulons encore avoir le droit, l'an prochain, de nous appeler nous-mêmes le peuple le plus spirituel de l'univers, car nous ne nous faisons illusion que lorsque nous y mettons énormément de bonne volonté.”

EN ALLANT AU THÉÂTRE

Quel est le peuple qui le premier courut pleurer des misères imaginaires pour se consoler des misères réelles de la vie ? Quel est le pays dont les beautés naturelles ne surent pas suffire au besoin d'émotion créé chez ses habitants, et qui les força à chercher dans des effets artificiels l'admiration et l'enthousiasme ? Quel est l'homme qui le premier amena la foule à rire, à pleurer, à se pamer de joie, à se répandre en sanglots, devant ses farces ou ses larmes simulées ? En un mot, quelle est la